

En quête de réponses

Je sais que, lorsque je sortis du pub de maman le soir du 20 août 2000, j'avais réellement l'intention d'aller chercher Tracey chez elle. J'en suis convaincu. D'ailleurs, je n'aurais jamais pris la rue dans laquelle je me retrouvai d'abord si j'avais eu l'intention de retourner directement au pays de Galles. J'aurais pris un chemin plus direct.

Entre le moment où je quittai ma mère et celui où j'aurais dû arriver chez ma petite amie, quelque chose se produisit dans ma tête qui m'arrêta net.

J'étais au carrefour et, au lieu de tourner dans la rue de chez Tracey, je continuai vers l'ouest et le pays de Galles.

Je n'avais pas de plan précis. Je voulais seulement obtenir des réponses aux nombreuses questions qui me taraudaient depuis des années. Pourquoi avait-il fait ça aux filles et à moi ? M'aimait-il encore ? Était-il désolé pour ce qu'il avait fait à notre famille ? Était-il vraiment mon père ou non ?

Quelques kilomètres plus loin, lorsque je réalisai enfin que j'avais pris la direction de chez mon père, je passai un coup de fil à Tracey.

— J'ai besoin de clarifier cette histoire, lui dis-je. J'ai besoin de le voir.

— Tu mens, dit-elle, n'est-ce pas ? Tu vas encore traîner avec tes copains et te droguer ? Stuart, je pensais que nous allions prendre un nouveau départ, mais tu ne changeras jamais, n'est-ce pas ?

Je coupai la communication et je continuai à rouler vers l'ouest. Je comprenais exactement la réaction de Tracey. Depuis que je la connaissais, je l'avais déçue tellement de fois. Comment aurait-elle pu me faire confiance ? Je savais ce qu'elle devait ressentir, mais, ce soir-là, mon cerveau était bien trop occupé par d'autres questions pour qu'il me reste de la place ou du temps pour réfléchir à ce que j'étais en train de faire subir à ma relation avec Tracey (la meilleure relation que j'aie eue de toute mon existence).

Ma tête était tout occupée par des pensées, des souvenirs et des émotions douloureuses, par une souffrance considérable qui occultait tout le reste.

À ce moment-là, tout ce que je voulais, c'était comprendre. Comprendre et me réconcilier avec le passé.

L'éboueur de maman

J'ai l'impression qu'il a toujours été là, comme une part intégrante de ma vie, mon père, quoi. Pourtant, il n'a dû commencer à fréquenter maman qu'en 1972.

Je le vois dans le jardin en train de ratisser les feuilles pour lui rendre service. Ou il passait à la maison, les bras chargés de bonbons ou de cadeaux qu'il avait récupérés dans ses tournées.

C'était un grand collectionneur, mon père ; une vraie pie. Tout ce qu'il trouvait et qui pouvait encore servir, il le mettait dans sa brouette pour le rapporter chez lui : des meubles, des jouets cassés, et même une télé – notre première télé ! Avant lui, nous ne possédions rien du tout, puis notre maison commença soudain à se remplir de trucs dont les gens ne voulaient plus. Certains articles nous étaient réellement utiles ; d'autres finissaient par s'accumuler et envahir toujours plus l'espace.

Sa tournée le conduisait dans un quartier d'Ashton-under-Lyne, dans la grande banlieue de Manchester, où les habitants jetaient des objets qui étaient souvent

en meilleur état que tout ce que nous avons jamais possédé. Certains, comme la fameuse télévision, fonctionnaient encore (d'accord, la plupart du temps, l'écran n'affichait qu'un unique et minuscule point blanc, mais, quand on la cognait fort au bon endroit sur le côté, il lui arrivait de s'allumer).

Moi, j'aimais bien m'amuser à m'approcher tout près pour regarder dans le point blanc, sans doute dans l'espoir d'apercevoir une image au-delà, un peu comme quand on regarde par un trou de serrure, sauf que mes tentatives se soldaient généralement par une période de quasi-cécité et qu'il me fallait un peu de temps avant que mes yeux ne retrouvent une vision normale. J'adorais aussi appuyer sur tous les boutons. Je découvris ainsi que, si j'en enfonçais deux en même temps, ils demeuraient enfoncés, mais qu'il suffisait d'appuyer sur un troisième pour qu'ils ressortent.

Intrigué par ces expériences, j'essayai de les enfoncer tous les six un jour où maman était au travail, et ils se bloquèrent tous les six. Mon père se mit dans une colère noire, au point qu'il me frappa sur l'arrière des cuisses avec une telle violence que ma peau me brûla, et il continua à me bourrer de claques et de coups jusqu'à ce que je ne sente plus rien.

— Non, papa, non ! Pardon, papa ! criai-je.

Ce jour-là, il me jeta dans l'escalier, et je traînai mon corps meurtri jusqu'à mon lit, sanglotai jusqu'à l'épuisement en appelant ma mère. Je me souviens d'avoir été envahi par la honte de m'être montré si méchant. J'aurais voulu arrêter le temps et revenir en arrière, juste avant la minute où j'avais commis mon crime, afin que mon père m'aime toujours. Et je me promis de faire tout mon possible pour être toujours sage et gentil avec lui.

Comme on s'y attend d'un éboueur, il était toujours dépenaillé et il portait ses bottes en caoutchouc par tous les temps et en toute saison, même lorsqu'il faisait très chaud. Mais les petits garçons ne se préoccupent pas de ce genre de détails. Moi aussi, je me retrouvais souvent à traîner dans la rue en slip ou couvert de boue.

Les hommes de notre quartier n'étaient pas des modèles d'élégance, c'est le moins qu'on puisse dire, mais papa était sans doute l'un des pires. Il était grand, avec plus d'un mètre quatre-vingt-dix, et ses cheveux étaient noirs, séparés par une raie sur le côté gauche. Je le regardais souvent les peigner de la main gauche, face au miroir, et il finissait toujours en tapotant le haut de son crâne pour bien les aplatir.

Alors que je n'avais pas vraiment de cheveux sur le caillou, je m'efforçais de l'imiter. Il portait également la moustache, même si elle semblait pousser bizarrement. En y repensant aujourd'hui, je suppose que c'était parce qu'il était encore très jeune : il avait à peine plus de vingt ans. Il avait eu un accident dans son enfance et, depuis, il boitait légèrement.

Lorsqu'il était à la maison, il aimait écouter des chansons de variété comme *Seasons in the Sun* ou *Tie a Yellow Ribbon Round the Old Oak Tree* et tous les tubes des Carpenters. Je me souviens aussi qu'il était constamment suivi par une bande de chiens qui tournaient autour de ses bottes. Maman avait un berger allemand du nom de Tina, et papa avait deux Jack Russel, Bobby et Trixie, des chiens de travail qui étaient suffisamment rapides pour attraper un rat si nécessaire et manifestaient une intelligence et une loyauté sans faille à leur maître. Maman avait pris Tina à l'époque où elle vivait seule avec nous pour se protéger, à une époque où

le souvenir des meurtres de la lande était encore frais dans les mémoires et que les femmes seules se sentaient vulnérables et anxieuses.

Dans notre rue, il n'y avait pratiquement que des familles nombreuses sans le sou, et souvent sans père. Les mères se démenaient de toutes les manières possibles pour élever parfois jusqu'à dix enfants toutes seules. En outre, la plupart du temps, tous les enfants d'une fratrie n'avaient pas le même père (quand la mère connaissait l'identité desdits pères, ce qui n'était pas toujours le cas).

Mes sœurs et moi, nous avons le sentiment d'être différents parce que nous avons un père, et un père suffisamment grand et fort pour nous protéger si nécessaire. Je croyais pour ma part que, dans une bagarre, mon père était capable de vaincre n'importe quel adversaire parce qu'il était le meilleur. Parce que c'était mon père. Mon héros.

Maman avait grandi à Mullingar, dans le sud de l'Irlande, et ma grand-mère était venue en Angleterre pour chercher un emploi après avoir promis qu'elle ferait venir ses enfants lorsqu'elle se serait installée. Maman adorait vivre en Irlande avec sa grand-mère Lacey, mais, lorsque sa mère avait épousé un Anglais du nom d'Albert, elle avait envoyé chercher ses enfants, et maman avait donc dû quitter l'Irlande.

Au bout de plusieurs années pendant lesquelles elle fut plutôt malheureuse, ma mère a rencontré George Heywood. Elle n'avait que seize ans alors qu'il en avait presque quarante. Elle était tombée en descendant du bus et elle avait dû être conduite à l'hôpital. George était déjà dans l'ambulance qui était venue la chercher

et c'est comme ça qu'elle l'a rencontré. Elle dit toujours qu'elle l'a épousé pour échapper à sa famille, et je n'ai aucune raison de ne pas la croire.

Leur premier bébé, Shirley, est né en 1965 avec, entre autres problèmes, un spina-bifida. Un an plus tard, ce fut le tour de Christina, à l'époque où on opérait Shirley dans un autre service du même hôpital. Moi, je suis arrivé deux ans après, en 1968.

À cette époque, la vie de maman ne devait pas être très gaie, c'est le moins qu'on puisse dire, mais elle n'a jamais envisagé de nous abandonner ou de nous confier à quelqu'un d'autre.

Comme mes parents n'avaient pas assez d'argent pour m'acheter un berceau, je dormais au début dans un tiroir ou dans ce que maman dénichait pour m'y déposer. Par la suite, je partageai un lit avec Christina, ce qui me plaisait parce que cela me rassurait et me donnait l'impression d'être aimé, même si cela signifiait aussi que, si l'un de nous deux faisait pipi au lit, nous étions tous les deux mouillés. Il nous arrivait de partager aussi le lit avec Shirley, mais si nous bougions et que nous heurtions son dos par mégarde, elle hurlait de douleur.

J'ai appris par la suite que George était un alcoolique et un coureur de jupons, et qu'il trouvait la vie de famille, sans parler de la présence d'un enfant handicapé, un peu trop dure à supporter. Lui et maman se sont séparés peu après ma naissance, mais elle ne m'a jamais vraiment dit quand. La municipalité nous a proposé une maison jumelée dans Smallshaw Lane, dans le quartier de Smallshaw. Je suppose que c'était le coin où ils mettaient les familles en difficulté en se disant qu'elles ne viendraient pas troubler la tranquillité des quartiers plus chics. Il n'y avait ni clôtures ni portails ; les portes

restaient ouvertes, et les gens allaient et venaient d'une maison à l'autre pour vous emprunter du sucre ou du beurre. Il y avait toujours un zeste d'hostilité dans l'atmosphère, tandis que chacun luttait pour assurer sa survie et celle de sa famille.

Sachant que j'étais trop jeune pour m'en souvenir précisément, maman décida de faire comme si George n'avait rien à voir avec moi.

— Tu sais, me disait-elle de temps en temps lorsque papa n'était pas là, que tu es un petit garçon très spécial ? Tu sais que tu es vraiment le fils de ton père ? Ce n'est pas le vrai père des filles, mais c'est le tien. Cependant, nous n'avons pas envie que les filles se sentent exclues, n'est-ce pas ? Alors, nous allons faire comme si c'était aussi ton beau-père, d'accord ?

J'avais de la peine pour les filles qui avaient un père différent, un père qui les avait abandonnées, mais j'étais fier de mon père à moi, même si je sentais qu'il n'avait pas que des qualités. Le fait de savoir qui était mon père signifiait que je savais qui j'étais et d'où je venais.

Contrairement à ce que pouvaient espérer bien des enfants de notre quartier, j'avais une identité. Oui, je connaissais mon père. Quel est l'enfant qui ne rêve pas d'avoir un vrai père ? Lorsque ma mère croisait George dans la rue et en parlait aux filles, je me sentais meilleur parce que je savais que mon père à moi était celui qui prenait soin de nous à la maison alors que George les avait laissées tomber. Dans mon esprit, mon père était meilleur que le leur.

— Tu es mon putain de fils, me disait parfois papa, un peu comme s'il était en colère contre moi parce qu'il pensait que j'avais des doutes à ce sujet.

Il n'y avait pas de tapis ou de moquette dans la maison de Smallshaw, pas plus que dans les autres maisons du quartier, et pas de rideaux aux fenêtres. Les familles qui se souciaient de protéger leur intimité collaient du papier journal ou étalaient du produit pour les carreaux sur les vitres, ce qui arrêta à la fois les regards des curieux tout en nous offrant une toile blanche sur laquelle nous jouions au morpion ou dessinions des grimaces. Être assis dehors, devant la maison, à creuser un trou dans la terre avec un vieux bâton de sucette est mon plus ancien souvenir.

À mesure que mon père continuait à collectionner les objets, nous vîmes arriver toutes sortes de nouveautés comme le mobilier de salon complet en PVC qui remplaça notre vieux canapé déchiré et taché. L'apparition de nouveaux meubles attirait toujours les badauds qui venaient admirer le spectacle, des voisins jaloux qui marmonnaient dans leur barbe.

— Ce sera parfait pour Shirley, annonça papa à cette occasion. Le PVC ne va pas absorber sa pisse et il suffira d'un coup d'éponge pour nettoyer.

Ma sœur Shirley était incontinent, et il fallait lui changer ses couches sans arrêt. La maison sentait constamment l'urine, même si ce n'était pas toujours la sienne. Les relents de l'urine, des chiens et des clopes se répandaient partout et sur tout.

Le problème avec le nouveau salon, c'est que le plastique collait à nos jambes nues lorsque nous restions assis dessus trop longtemps et que, lorsqu'on se « décollait », cela faisait aussi mal que lorsqu'on décolle un morceau de sparadrap.

Quand j'étais petit, je n'ai jamais réalisé qu'on nous lavait moins souvent que les autres gosses, que nous

étions toujours sales et couverts de poils de chien. Ce n'est que lorsque les autres gamins ont commencé à se moquer de nous que j'ai compris à quel point nous étions crasseux. Nous passions notre temps en shorts (moi, je récupérais ceux, devenus trop petits, de Christina), et maman n'achetait que des vêtements d'occasion dans les ventes-échanges, quand elle ne piquait pas des trucs sur les fils à linge des quartiers mieux lotis.

On nous envoyait aussi sans arrêt taper les voisins. Lorsque j'avais obtenu ce que j'étais allé chercher, je retournais à la maison le plus lentement possible afin que, par exemple, le morceau de margarine enveloppé dans du papier d'aluminium ait le temps de me couler sur les mains, et je me régalaïs à en lécher les gouttelettes sur ma peau crasseuse ! La plupart du temps, nous nous nourrissions de sandwiches à la confiture ou au sucre, parfois au saindoux ou au jus. Nous avions continuellement faim et nous nous fourrions dans la bouche tout ce qui passait à notre portée.

Ainsi, le vendeur de glaces avait horreur de venir dans notre rue parce que nous le harcelions sans répit pour qu'il nous donne les esquimaux et les cônes cassés : imaginez une vingtaine de gosses en train de tourner autour de la camionnette en poussant des cris stridents. Quand je le croisais seul, il devait avoir pitié de moi parce qu'il me donnait plus volontiers une barre glacée au chocolat.

— Ne dis rien aux autres, me prévenait-il.

Et je n'en parlais jamais.

Dans mon souvenir, maman devait toujours des tas d'argent à des tas de gens et, lorsqu'on sonnait à la porte, nous avions pour instruction de nous cacher derrière le canapé.